

Cher Jasmin

Annie Pronovost

Number 64, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pronovost, A. (2003). Cher Jasmin. *Brèves littéraires*, (64), 122–127.

ANNIE PRONOVOST

Cher Jasmin

Pardonne-moi de t'avoir fui si brusquement. Antoine te dira que je suis pleine de contradictions ; tu es sans doute allé lui téléphoner dès que je suis partie comme une idiote. Te voilà seul devant ton café. Tout allait bien pourtant, le restaurant était parfait, même si les chandelles étaient peut-être de trop pour un premier rendez-vous. Nos cheveux et nos vêtements avaient réussi à sécher tant bien que mal.

Quelque chose de plus fort que moi m'a poussée à fuir, et je me suis de nouveau jetée dans la pluie, éperdue. Tu es sans doute fâché, et le pauvre Antoine sera déçu, lui qui espérait tellement le succès de notre rencontre.

Me voilà re-mouillée, re-dégoulinante. Je suis entrée à la bibliothèque. J'ai demandé un crayon, j'ai pris un peu de papier dans le bac de recyclage, et je t'écris. Cher Jasmin, je veux démentir ce que ma fuite t'a laissé supposer. Non, je n'ai pas détesté notre soirée.

Tu ne me connais pas. Et je t'avertis qu'il ne faut pas toujours croire ce qu'Antoine raconte sur moi. D'abord, je ne lui ai jamais demandé de s'occuper de ma vie amoureuse. Et voilà ! À cause de lui ma vie entière s'est jouée en une heure. Je n'aime pas quand toutes mes idées changent en si peu de temps. Tu vois, il y a une heure, j'étais au coin de Sainte-

Catherine et de Saint-Denis, j'hésitais, j'attendais un miracle. L'asphalte mouillé brillait sous les réverbères. Il faisait à peine froid et à peine noir, mais je grelottais, effrayée. J'avais perdu l'ouest, et aussi l'adresse du restaurant. De toute façon, je voulais retourner chez moi.

Tout ce que je savais c'est que tu t'appelais Jasmin. Je savais aussi que tu étais le cousin d'Antoine et que tu ne lui ressemblais pas. En discutant avec ses sœurs, hier soir, il a eu l'idée de nous présenter l'un à l'autre. Malgré mes protestations, ils passaient en revue leurs connaissances pour trouver un homme qui me conviendrait. Il fallait un homme doux, patient, de qui il me serait absolument impossible d'avoir peur. Quand Chantal a prononcé ton nom, tout le monde a approuvé. Judith t'a téléphoné pour fixer un rendez-vous. D'après ses réponses, tu avais l'air enthousiaste au bout du fil.

Il n'y avait plus moyen de les arrêter. Inutile de répéter que je ne voulais pas rencontrer un homme pour l'instant. Ils croyaient tous me connaître mieux que moi-même. Comme si en me prenant mon innocence de force, mon premier amour m'avait aussi pris la raison. J'avoue que, souvent, je me sens vraiment comme une enfant perdue, et je souhaite pour un instant que quelqu'un me décharge du contrôle de ma vie.

J'ai mal dormi. J'espérais que ce matin tout serait oublié. Au lieu de cela, Antoine est devenu presque frénétique ; il brûlait de me voir vivre une histoire d'amour, et il souhaitait que le mérite lui en revienne. Il se voyait déjà jouer le rôle du témoin à notre mariage et raconter à nos enfants comment on s'était

si heureusement rencontrés grâce à lui. Je le connais, il va toujours plus vite que la vie, il la provoque, il la défie.

Moi, je ne suis pas comme ça. J'aurais préféré que l'amour vienne me rejoindre doucement, au fond de ma chambre où je l'aurais attendu encore longtemps, tu peux en être certain. Mais j'exaspère Antoine à force de passivité.

Ils m'ont confisqué mon livre, m'ont forcée à prendre un bain trop chaud avec de la mousse, un bain comme je n'en prends jamais, désespérée de devoir reconnaître que même dans l'eau chaude mon corps n'arrive pas à se détendre. Puis ils ont voulu m'habiller à la mode des trois sœurs. J'ai essayé des dizaines de blouses, les cheveux remontés, les cheveux détachés, avec une jupe, avec un pantalon. Patricia m'a maquillée, Chantal m'a parfumée. Je comprends mal les femmes qui fréquentent les salons de beauté. J'avais l'impression de me déguiser pour une mascarade.

Antoine m'a contemplée longuement et m'a souri beaucoup, sans doute pour ne pas éclater de rire. Puis, joyeusement, il m'a fait tourner et parader. Ayant pitié de mon déséquilibre, il a renoncé aux talons hauts de Judith ; ils étaient de toute façon un peu trop grands. Moi, étourdie, assommée, j'avais presque renoncé à moi-même. Je n'ai pas jeté un seul coup d'œil dans le miroir, de peur de ne pas oser sortir.

Plus ils parlaient de toi, plus ils se convainquaient d'avoir imaginé le couple idéal. Moi, je considérais notre rencontre comme une faveur que je devais à Antoine, à cause de sa bonne volonté. En me poussant

dehors, il m'a donné un carton avec une adresse. Puis, me connaissant trop bien, il m'a recommandé de bien garder mon parapluie ouvert tant qu'il pleuvrait et surtout, surtout, de ne pas demeurer muette pendant tout le souper, ce que j'ai pourtant fait, cher Jasmin, j'en suis désolée.

À bout de nerfs, je lui ai répondu que je n'en n'étais pas à mon premier jour d'école.

* * *

J'ai pris le mauvais autobus, comme souvent, et j'ai perdu l'ouest. Quelqu'un m'a indiqué l'heure et m'a dirigée à la station de métro, en m'assurant que j'arriverais tout de même à temps. Mais je n'avais aucune envie d'arriver à temps pour l'amour. En sortant du métro, je suis restée immobile au coin de Saint-Denis, hésitante. J'avais perdu l'adresse, je ne me souvenais que du nom du restaurant. Je devais encore me renseigner. Je n'étais probablement plus très loin maintenant, mais je n'avais pas le goût de demander encore de l'aide comme une enfant perdue.

Les cheveux me collaient sur le front. Je n'avais pas ouvert mon parapluie en sortant du métro ; il ventait trop fort, et je trouve ridicules les gens qui luttent pour remettre sans cesse leur parapluie à l'endroit : en bout de ligne ils sont aussi mouillés que moi, mais en plus ils deviennent de mauvaise humeur. Debout sous la pluie battante, j'ai observé cela : les gens sortaient du métro, des parapluies s'ouvraient, et personne ne faisait dix pas avant que le parapluie ne se retourne. Je mettais toute mon attention, toute mon âme dans l'observation des parapluies.

Plantée comme un réverbère près de la bouche de

méto, j'attendais un miracle. Ma coiffure, gracieusement édifiée par Judith, était déjà toute défaite. Mon maquillage coulait, sans doute, comme celui de cette femme qui m'a bousculée pour appeler un taxi, et qui m'a d'abord semblé avoir un œil poché. Mais je devais aller te rejoindre, pour être polie, parce que tu m'attendais. Un couple est passé, et j'ai compris ce qu'Antoine voulait pour moi.

Je t'imaginai assis seul dans ce restaurant, à m'attendre. Je croyais que tu étais un homme à cravate, les cheveux frais coupés, sentant toujours la lotion après rasage, même à six heures du soir. Sinon, pourquoi m'avoir transformée en femme fatale ?

Les voitures avaient allumé leurs phares. J'imaginai la honte d'Antoine si j'entrais au restaurant détrempée comme je l'étais. Alors je restais là, au bord du fou rire nerveux et le cœur battant désagréablement.

* * *

C'est là que tu m'as trouvée. Tu marchais d'un pas nonchalant ; tu étais aussi mouillé que moi, un parapluie fermé sous le bras. Je me suis dit voilà un homme sensé. Il était impossible de dire si tu t'étais peigné avant de sortir, et il était évident que tu ne t'étais pas rasé. Et tu n'avais pas de cravate.

* * *

Tu m'as souri. Ensuite seulement tu m'as demandé si j'étais Maya. Je me suis mise à rire, très heureuse tout à coup, en comprenant que c'était toi. Ce n'est que plus tard, assise en face de toi, que la peur est revenue, tout à fait différente. Je venais de penser à Cendrillon, va savoir pourquoi. Antoine te dira que je suis trop romanesque. Mais j'ai bel et bien eu peur

que le charme soit rompu d'une minute à l'autre. Je me suis enfuie. La serveuse n'avait pas encore apporté ton café.

Je me demandais ce que nous allions faire après le repas, ce que nous allions dire, comment nous allions nous quitter. Je ne voyais pas comment pouvait finir cette histoire autrement que par une chute retentissante.

Je me suis enfuie. Quelle connerie. Comme si la vie était un conte de fée, comme si des charmes se rompaient tous les soirs quand les cendrillons rentrent trop tard chez elles, comme si les citrouilles apparaissaient encore au coin des rues bondées. J'ai compris que j'avais divagué quand la pluie m'a roulé sur les tempes. Il n'y a pas de pluie dans les contes.

Et pourtant, tu m'as reconnue, Jasmin, dans cette pauvre fille mouillée au coin de la rue. N'est-ce pas un signe du destin ?

Suis-je bête... Antoine a eu tout le temps, déjà, de se fâcher puis de se résigner avec de gros soupirs. Il est trop tard, n'est-ce pas, Jasmin, pour les contes de fées ?